

# L'ère de la « dispersion » est en route

Joel Kotkin



Vue aérienne NYC

*Joel Kotkin est directeur de recherche sur l'avenir urbain à l'université Chapman en Californie et directeur exécutif de l'Institut de réforme urbaine, basé à Houston, au Texas.*

*Son prochain livre, « **The Rise of Neo-feudalism : A Warning to the Global Middle Class** » est sorti en mai.*

Au moment où ces lignes sont écrites, les effets à long terme de la pandémie de coronavirus restent incertains. Mais une des conséquences possibles est une accélération de la fin de l'ère des mégalo-poles. À sa place, nous pouvons maintenant assister aux contours d'une nouvelle et nécessaire dispersion de la population, non seulement dans les grands espaces d'Amérique du Nord et d'Australie, mais aussi dans les mégalo-poles du monde en développement. Cette dispersion s'explique en grande partie par le prix élevé des logements et le désordre social croissant dans nos villes principales, ainsi que par l'essor constant du commerce en ligne et du travail à distance, qui constituent aujourd'hui le moyen de "déplacement" le plus rapide aux États-Unis.

Les pandémies se développent naturellement dans les grandes villes multiculturelles, où les gens vivent "au coude à coude" et où les voyages à destination et en provenance d'autres pays sont une réalité du tourisme et du commerce international. La progression rapide du taux d'infection en Europe est, dans une certaine mesure, le produit du manque de contrôles aux frontières, l'une des plus grandes réussites de l'UE portant sur la fluidité de circulation. Sur l'ensemble du continent, les villes sont devenues les principaux centres d'infection. La moitié des cas de COVID-19 en Espagne, par exemple, se sont produits à Madrid, tandis que la région de Milan, avec sa population et son économie cosmopolites, représente la moitié des cas en Italie et près des trois cinquièmes des décès.

Aux États-Unis, les cas et les décès connus se concentrent en très grande majorité dans la région de Seattle, à Los Angeles, San Francisco, Boston et New York. Gotham, qui compte six pour cent de la population américaine, représente à elle seule près de la moitié des 18 000 cas recensés (*à date*) dans le pays. Même le New York Times, qui ne cesse d'encourager les gens à s'entasser dans de petits espaces, reconnaît maintenant que les fortes densités de la ville sont responsables de son taux d'infection beaucoup plus élevé que celui de zones relativement denses mais beaucoup plus dispersées comme Los Angeles, qui est tout aussi diversifiée et mondiale mais qui est toujours constituée en grande partie de maisons individuelles.

Dans des endroits comme New York, les systèmes de transport en commun surchargés restent essentiels pour de nombreux banlieusards, tandis que les habitants des banlieues, des ex-banlieues et des petites villes se déplacent dans le sanctuaire de leurs voitures privées. Ces tendances peuvent être observées dans un nouveau rapport du groupe de réflexion mi-américain Heartland Forward (dont je suis un senior fellow), qui montre que l'impact a été relativement faible en dehors de quelques grands centres urbains sur les côtes. Les zones rurales du monde entier ont été largement épargnées, du moins pour l'instant. Selon les professionnels de la santé, l'arrière-pays nord-américain bénéficie d'une moindre promiscuité et de contacts humains indésirables.

Vivre en dispersion ne vous sauvera peut-être pas de la contagion, mais être loin des gens, se déplacer en voiture et avoir des voisins que vous connaissez, a ses avantages dans des moments comme celui-ci. Même les spécialistes des villes l'ont compris : tout comme leurs prédécesseurs de la Renaissance lors des épidémies de typhus et de peste bubonique, les riches New-Yorkais d'aujourd'hui se retirent dans leurs maisons de campagne où ils se battent avec les habitants pour se procurer des produits de première nécessité.

## RETOUR A L'AGE DES TENEBRES ?

À l'époque classique, des pestes ont dévasté Athènes, Alexandrie, Constantinople et Rome. Avec les invasions barbares, elles ont réduit la population de la Ville éternelle de 1,2 million d'habitants à son apogée à 30 000 à peine au sixième siècle. En dehors de l'Europe, des pandémies ont dévasté des villes comme Le Caire, Canton et Harbin. Après la conquête du Nouveau Monde, la population indigène a subi des pertes massives du fait de son exposition aux maladies européennes comme la variole.

À la fin du Moyen Âge et à la Renaissance, lorsque les populations urbaines ont commencé à réapparaître, en particulier en Italie, les villes commerciales denses ont subi les pires épidémies. En revanche, comme l'a fait remarquer l'historien William McNeill, l'impact de la peste a été beaucoup moins important dans les zones rurales et reculées de la Pologne ou d'autres parties de l'Europe centrale<sup>1</sup>. La peste urbaine a fait un retour pendant la révolution industrielle, lorsque les masses ont souffert de ce que Lewis Mumford a appelé la "pauvreté hygiénique". Les grandes villes émergentes du Nouveau Monde n'étaient pas mieux loties. En raison de la pestilence et de l'insuffisance des soins de santé, le taux de mortalité infantile à New York a doublé entre 1810 et 1870<sup>2</sup>.

Les villes d'Europe et d'Amérique ont été progressivement nettoyées vers la fin du XIXe siècle. Les réformateurs urbains, les "socialistes des égouts" et les gouvernements sociaux-démocrates de toute l'Europe ont amélioré les systèmes d'assainissement et d'approvisionnement en eau, et ont agrandi les parcs. Tout aussi cruciales, les villes occidentales ont commencé à "dé-grouper" consciemment la

---

<sup>1</sup> William McNeill, *Plagues and Peoples*, (New York, Anchor Press), 1976, P.168, 181-2

<sup>2</sup> Lewis Mumford, *The City in History*, (New York : Harcourt, 1961), p.467-9

population par l'introduction de tramways, de métros, de trains de passagers et, finalement, d'autoroutes. Les radicaux et les conservateurs ont salué l'idéal de "cité-jardin" du visionnaire britannique Ebenezer Howard, qui cherchait à offrir à la majorité la possibilité de se réinstaller dans les arrière-pays plus hygiéniques.

Au cours du siècle suivant, les promoteurs sont devenus experts dans la construction de villes - même sous les tropiques - mais il semble évident qu'ils n'ont pas réussi à empêcher la résurgence des anciens problèmes d'hygiène. C'est particulièrement vrai en Chine, qui a connu une urbanisation extraordinairement rapide. Derrière le cadre impressionnant des villes chinoises de grande hauteur, de nombreux citadins, en particulier certains des 200 millions de travailleurs migrants, vivent dans des quartiers surpeuplés où l'assainissement et l'eau potable sont insuffisants.

Beaucoup de ces travailleurs, note l'auteur Li Sun, exercent des emplois dangereux, mais n'ont pas ou peu accès aux soins de santé. Même avant COVID-19, les habitants des villes hautement industrialisées comme Wuhan avaient une espérance de vie plus courte que ceux des campagnes. Les conditions de travail sales, et en particulier les "marchés humides" fréquents dans ces villes, ont été identifiées depuis plus de dix ans comme étant le terreau de maladies respiratoires telles que la MERS, la grippe porcine et l'épidémie de SRAS de 2003.

Plus récemment, même les villes occidentales autrefois propres développent passivement des moyens d'incuber la peste. Les campements de sans-abri sont en augmentation partout en Europe, mais le problème est plus aigu dans des villes américaines comme San Francisco, Los Angeles et Seattle. Ces établissements informels attirent les rats et toutes sortes de maladies, dont certaines, comme le typhus, sont nettement médiévales et sans doute beaucoup plus dangereuses que le COVID-19.

## LA MEGAPOLE EN DECLIN

Autrefois considérée comme un grand idéal, la mégalopole perd de plus en plus de son attrait en tant que mode de vie. Les auteurs chinois de science-fiction - de plus en plus le dernier bastion de la pensée indépendante dans ce pays de plus en plus totalitaire - envisagent un avenir urbain qui est, pour la plupart, sordide et divisé par classe. Il existe déjà de profondes divisions entre ceux qui détiennent des permis de séjour urbains, les *hukou*, et ceux qui sont relégués à un statut inférieur et non protégé. La nouvelle de Hao Jingfang, « *Folding Beijing* », par exemple, dépeint une mégalopole fortement divisée entre l'élite, les classes moyennes et une vaste sous-classe vivant principalement du recyclage des déchets générés par la ville<sup>3</sup>.

Lors de ma dernière visite à Pékin, les responsables du Parti communiste ont fait part de leurs inquiétudes quant à la manière dont ces divisions pourraient saper la stabilité sociale. Ils ont déjà essentiellement interdit les nouvelles migrations vers des villes comme Pékin et Shanghai, et encouragent les migrants à se rendre dans l'intérieur des terres moins peuplées, voire à retourner dans les villages ruraux. Étant donné la nature dictatoriale du régime, il n'est pas choquant que la croissance se déplace déjà vers des "villes de second rang", y compris certaines à l'intérieur du pays. Dans une Inde beaucoup plus chaotique, le gouvernement Modi soutient également un déplacement continu vers des villes plus petites, et même un effort de revitalisation des villages ruraux. Cela reflète une préoccupation croissante des chercheurs indiens, qui estiment que l'"Inde brillante", concentrée dans les grands centres urbains, ressemble de plus en plus au monde en orbite dépeint dans le film de science-fiction *Elysium* - hermétiquement fermé à la grande majorité de la population.

---

<sup>3</sup> Kai-Fu Lee, *AI Superpowers : China, Silicon Valley, and the New World Order* (Boston : Houghton Mifflin, 2018), 141 ; Hao Jingfang, "Folding Beijing", dans *Invisible Planets : Contemporary Chinese Science Fiction in Translation*, trans. Ken Liu (New York : Tor, 2016), 221-62

Même sans l'aide du gouvernement, et souvent face à l'opposition des urbanistes, la dispersion a continué à caractériser les villes occidentales. Ce schéma est bien établi dans toute l'Europe, au Canada et en Australie et est particulièrement évident aux États-Unis où, depuis 2010, la quasi-totalité de la croissance démographique s'est produite dans la périphérie urbaine et dans les petites villes. Comme le montre une nouvelle étude de *Heartland Forward*, les immigrants et les *Milléniums* - les principaux groupes à l'origine de la croissance urbaine - se déplacent de plus en plus vers les villes intérieures et même les petites villes. C'est vrai même à San Francisco où près de la moitié des *Milléniums* se sont décrits comme "susceptibles" de quitter la ville par la baie, un changement spectaculaire par rapport à la décennie précédente, dû en grande partie aux prix incroyablement élevés des logements et à la détérioration des conditions dans les rues.

En effet, comme l'a noté Richard Florida, l'essentiel de la nouvelle croissance de la "*classe créative*" - les *Milléniums* bien éduqués essentiels à la renaissance urbaine - "*s'éloigne des villes superstar*". L'augmentation de la migration de travailleurs aussi prisés est désormais deux à trois fois plus rapide à Salt Lake City, Pittsburgh, Cincinnati et Grand Rapids, MI, que dans les régions autour de New York, Los Angeles ou Washington, D.C.

## LA DISPERSION CROISSANTE DU TRAVAIL

Au cours de la dernière décennie, une grande partie des médias et du monde universitaire américains ont adhéré à l'idée que l'avenir appartient aux économies à forte taxation et à forte réglementation, regroupées sur les côtes est et ouest. Ces tendances sapent l'idée, défendue par des écrivains comme Neil Irwin du Times, que des villes comme New York ont "*les meilleures chances de recruter des employés superstars*".

Ce n'est de plus en plus souvent pas le cas. Les nouvelles technologies permettent aux entreprises de travailler de plus en plus facilement loin des mégapoles denses, déclenchant un processus qu'un écrivain britannique a décrit comme la "*contre-urbanisation*". Pour les entreprises connectées par l'internet, il est logique de s'implanter dans des régions suburbaines et des villes plus petites qui sont généralement plus sûres, plus propres et moins chères. Plutôt que de se concentrer dans les grandes villes, note l'économiste Jed Kolko, la part de l'économie contrôlée par les cinq plus grands métros a diminué au cours du dernier quart de siècle.

Cette tendance s'est accentuée avant même la pandémie de coronavirus. L'année dernière, Austin, Salt Lake City, Dallas-Fort Worth et Phoenix, ainsi que des villes plus petites comme Madison, WI et Boise, ont vu leur secteur technologique se développer deux fois plus vite que des plaques tournantes comme New York ou Los Angeles. Il y a de plus en plus de signes que même la Silicon Valley se disperse, comme en témoignent le déménagement de Lyft de nombreuses opérations clés à Nashville, le déménagement d'Uber pour établir son deuxième plus grand bureau à Dallas-Fort Worth, et le placement par Apple de sa deuxième plus grande installation dans la banlieue nord d'Austin.

Des tendances similaires peuvent être observées en Europe, selon une étude récente des économistes Nima Sanandaji et Stefan Fölster. Des coûts moins élevés, moins de surpeuplement et, dans certains endroits, moins de perturbations dues aux migrants et aux organismes de réglementation gouvernementaux ont créé un environnement idéal pour les jeunes entreprises technologiques ainsi que pour les entreprises d'ailleurs intéressées par le placement d'activités technologiques en Europe. La croissance technologique, notent-ils, se fait désormais dans des endroits plus reculés comme Bratislava, qui compte désormais le pourcentage le plus élevé de travailleurs dans ce qu'ils définissent comme "*le secteur des cerveaux*" de toutes les villes européennes ; les autres étoiles montantes sont les anciennes villes dominées par l'Union soviétique comme Prague, Bucarest et Budapest.

## LE ROLE TRANSFORMATEUR DE LA TECHNOLOGIE

La pandémie, qui oblige davantage de personnes à travailler à distance, ne fera que renforcer une tendance déjà existante. Aux États-Unis, l'utilisation des transports en commun dans la plupart des villes stagne, voire diminue, tandis que le télétravail a connu une croissance rapide, en hausse de 140 % depuis 2005. Le travail à domicile, selon le recensement, dépasse désormais l'utilisation des transports en commun à l'échelle nationale et représente une part plus importante de la main-d'œuvre dans le grand Los Angeles, la deuxième plus grande zone urbaine d'Amérique du Nord. En Europe, le pourcentage de travailleurs à domicile est passé de 7,7 % en 2008 à près de 10 % aujourd'hui. En Australie, où la distance est souvent un problème, le télétravail a augmenté au cours des 15 dernières années, passant de 8 % en 2001 à 30 % l'année dernière.

Ces chiffres peuvent ne pas être cohérents et la façon dont les télétravailleurs sont comptés varie, couvrant parfois des personnes qui travaillent également à temps partiel dans des bureaux. Mais la tendance est assez évidente, et semble maintenant susceptible de s'étendre à l'Asie, en particulier à la suite de la crise actuelle. La plupart des entreprises japonaises proposent déjà cette option, en partie à cause de la pénurie croissante de main-d'œuvre et de la nécessité croissante pour les enfants de s'occuper de leurs parents vieillissants. Avec la montée du virus, des entreprises coréennes comme le géant des télécommunications SK Group et de nombreuses autres grandes entreprises se tournent vers le télétravail.

Cela ne fonctionnera pas pour tout le monde. Mais, grâce à COVID-19, son moment est peut-être arrivé. Même avant la pandémie, les avantages du travail à distance étaient évidents en termes de productivité, d'innovation et de réduction du taux de rotation. Il semble être particulièrement attrayant pour les personnes âgées et les personnes instruites du millénaire. Ces digital natives ont déjà accepté l'idée qu'elles peuvent accomplir autant à la maison qu'au bureau. Comme me l'a dit un étudiant : "Je ne vois pas l'intérêt de conduire une heure pour aller d'un écran d'ordinateur à l'autre".

Aux États-Unis, certains États ruraux, en particulier de l'Oklahoma au Vermont, du Maine à l'Iowa, ont mis au point des programmes d'incitation pour les télétravailleurs, notamment des primes pour le déménagement et des subventions pour la création d'une entreprise. Ces programmes offrent souvent la possibilité de vivre dans une petite ville ou même dans une ferme à un prix abordable tout en continuant à participer au haut de gamme de l'économie mondiale, ce qui est particulièrement attrayant pour les travailleurs âgés expérimentés ainsi que pour les jeunes familles. Enfin, le modèle de travail dispersé peut également être utilisé pour lutter contre le changement climatique, car le travail à domicile permet d'économiser une énergie considérable.

Certains emplois, notamment dans les hôtels, les aéroports et les parcs d'attractions, peuvent disparaître pour avoir enfreint les nouvelles normes de "distanciation sociale". Cela ouvre une mine d'or potentielle à des entreprises telles que Slack - qui est aujourd'hui l'application commerciale à la croissance la plus rapide - ainsi que Zoom, Skype, Google Hangouts et Microsoft Teams, qui gèrent tous la collaboration en temps réel sur des documents, des feuilles de calcul, des présentations et des conversations. Parmi les autres gagnants, citons Amazon (qui embauche 100 000 nouveaux travailleurs), les services de livraison de nourriture, les services de divertissement en continu, la télémédecine et les fournisseurs d'éducation en ligne.

## LE SCHEMA A LONG TERME : NEO-FEODALISME OU NOUVEAU MONDE MEILLEUR ?

À l'avenir, les villes ne seront peut-être plus définies comme des lieux physiques mais comme ce que le regretté futuriste du MIT William Mitchell a décrit comme des "villes de bits". C'est une chose qui n'existait pas au Moyen-Âge, lorsque les plus avertis survivaient dans l'isolement des monastères. Les nouvelles connexions numériques pourraient incuber une nouvelle culture urbaine comme nous n'en avons jamais vu.

À mesure que la dispersion s'accroîtra, nos villes deviendront plus plates et moins denses. De nombreuses fonctions primaires - services alimentaires, médias, services commerciaux et professionnels, finances - fonctionneront pour la plupart sans contact humain indésirable. Elles ressembleront moins à la "Ville radieuse" de Le Corbusier, à très haute densité, et bien plus à la notion de "Ville large" de l'architecte américain Frank Lloyd Wright - une étendue de maisons et de jardins s'étendant sur un vaste territoire.

Mitchell a prédit que ces villes virtuelles pourraient devenir fortement bifurquées, avec les riches regroupés - comme les "espaceurs" socialement isolés et phobiques aux germes décrits dans la science-fiction d'Isaac Asimov - dans des campus d'entreprises hermétiquement fermés ou autour des districts universitaires<sup>4</sup>. Le reste de la population pourrait finir par vivre dans de petits appartements - constamment préoccupés par l'infection et vivant de plus en plus dans la réalité virtuelle - une nouvelle classe de serf dépendant des subventions ou du "maintien des revenus" fournis par l'État.

La dispersion pourrait offrir un scénario plus ensoleillé, avec des gens répartis dans différentes régions. Les biens immobiliers seraient beaucoup moins chers et accessibles aux classes moyennes. Un espace de vie plus grand pourrait être idéalement configuré à partir du travail à domicile, ce qui ramènerait le capitalisme familial du début de l'ère moderne. Plutôt que de nous amener à un Moyen Âge de haute technologie, nous pourrions utiliser cette crise pour développer un nouveau modèle économique et social plus humain qui combine une perspective cosmopolite avec un mode de vie meilleur et plus sûr.

*Joel Kotlin, publié le 25 mars 2020*

Lien : <https://quillette.com/2020/03/25/the-coming-age-of-dispersion/>

---

<sup>4</sup> William Mitchell, *Ville de Bits : Space, Place, and the Infobahn* (Cambridge, Mass. : MIT Press, 1999), 50.